

La musique naît du silence

Andras Schiff

PRESSE ÉCRITE

Classica, mars 2019

Andras Schiff, un contemporain de Bach

Il est hongrois mais ne lui parlez surtout pas de Liszt ! Il lui inspire surtout un « manque de sympathie », glisse-t-il lors de notre rencontre dans les coulisses de la Philharmonie de Paris. Sir Andras Schiff est né à Budapest en 1953. Il étudie à l'Académie Franz-Liszt avec Gyorgy Kurtâg. Il a joué vingt-six fois l'intégrale des sonates de Beethoven et collectionne les distinctions : Prix Bach de la Royal Academy (2007), membre d'honneur du Konzerthaus de Vienne, anobli par la reine Élisabeth II (2014)... Il faut dire qu'il représente un rare exemple de probité. Aussi bien sur le plan musical que sur le plan humain. Il a des allures de puriste dans le bon sens du terme. Il n'a le goût ni de l'emphase ni de la virtuosité gratuite. Ce n'est pas un hasard s'il ne jure que par Bach, Mozart, Beethoven, Schubert ou Brahms. Mais si un seul devait dominer sur tous les autres, ce serait le cantor de Leipzig. Schiff joue Bach comme on fait sa toilette du matin. Une heure quotidienne. Une hygiène de vie.

En véritable exégète, Andras Schiff est toujours au plus proche du texte, à la recherche de sa vérité profonde. « Je tiens à consulter l'autographe, le manuscrit ou, le cas échéant, le fac-similé d'une partition. J'aime voir les premiers ajouts, les brouillons et découvrir tout ce que je peux sur le compositeur. D'ailleurs, je ne me limite pas à la musique pour piano. Je me penche également sur les opéras, a musique de chambre. Je complète cette démarche par des lectures de textes de philosophie, de littérature, d'histoire... », précise ce lecteur insatiable. Ce qui ressort de ses interprétations, c'est cette exigence radicale vis-à-vis de lui-même et des compositeurs. « L'évidence m'a frappé à l'âge de 12 ans. Ma mère m'a emmené à un

récital de piano et je me suis dit : c'est ce que je veux faire. Là, j'ai réalisé à quel point je jouais mal et combien je devais travailler pour me hisser à un meilleur niveau. Cette certitude est venue du plus profond de moi-même. C'est une démarche qui doit surgir de l'intérieur, ne surtout pas être imposée par son environnement. Car c'est une vie très dure qui nous attend. Le talent compte beaucoup, la chance aussi mais ce qui détermine presque tout, c'est la discipline. Il faut travailler chaque jour, ne jamais abandonner, ne jamais se satisfaire », poursuit celui que l'on compare souvent à Alfred Brendel.

Mais la critique n'est pas toujours tendre avec son approche, parfois jugée « cérébrale » ou « manucurée ». Pourtant, comment ne pas le suivre dans son voyage à travers les sonates de Beethoven ? Entre 2004 et 2006, il en interprète l'intégrale à la Tonhalle de Zurich qui sera gravée chez ECM. Prenant l'auditeur pour « compagnon de route », les dernières sonates sont interprétées avec un sens du drame à nul autre pareil. « Pour jouer Beethoven il faut être un bon shakespearien », déclarait-il récemment au micro de France Musique (...). Animé par une recherche de pureté et d'authenticité, il a même tenté l'expérience de jouer les deux cahiers sans pédale ! Une démarche qui l'entraîne naturellement vers les instruments d'époque. En 2015, il livrait un disque Schubert intimiste - dont il a bien sûr étudié les manuscrits à la Bibliothèque nationale de Vienne sur un piano Brodmann 1820. L'instrument, magnifiquement timbré, est sublimé par un toucher à la mélancolie feutrée. La Sonate D. 960, ultime partition composée deux mois avant la mort du compositeur, est littéralement transfigurée par le toucher lumineux du pianiste. Il parvient sur cet instrument à distinguer subtilement tous les registres et à mettre en lumière les détails d'écritures et autres indexions harmoniques. Une interprétation en clair-obscur qui offre la quintessence de cette musique au lyrisme profond (...).

Elsa Fottorino

Page des libraires, décembre 2018

« La musique naît du silence »...C'est un très beau titre pour cet ouvrage consacré à l'un des grands pianistes de notre époque. À travers cet entretien, András Schiff nous

raconte son enfance en Hongrie dans une famille juive marquée par la Shoah, son apprentissage de musicien, son exil en 1979, tout ce qui forge un caractère. Il nous explique sa carrière de pianiste et de chef d'orchestre, ses compositeurs préférés, ses interprétations, les rencontres remarquables d'une vie. Il relate l'importance de la transmission dans ses master-classes, l'inévitable besoin de savoir parler la langue du compositeur pour bien le comprendre. La deuxième partie de ce livre comporte un certain nombre d'articles touchant l'engagement politique de l'artiste mais surtout ses réflexions autour de pièces musicales marquantes. András Schiff n'est peut-être pas le musicien le plus connu du grand public mais vous découvrirez avec ce livre un grand passionné de musique.

Isabelle Couriol, Librairie de Paris (Saint-Etienne)

INTERNET

ResMusica.com, 23 mars 2019

<https://www.resmusica.com/2019/03/23/lire-andras-schiff-pour-mieux-lecouter/>

Lire Andras Schiff pour mieux l'écouter

Cet ouvrage hybride autour d'Andrès Schiff, moitié livre d'entretiens et moitié recueil de textes du pianiste, permet d'approcher au plus près le musicien hongrois.

Il s'agit sûrement d'un effet du hasard, mais le livre que nous proposent les éditions Alma/Nuvis, expertement traduit de l'allemand par Maud Chignier, semble suivre le plan de la forme sonate.

Dans l'exposition, Andrès Schiff attaque par un premier thème exigeant et musclé, celui de sa conception générale de la musique, de son interprétation, de son enseignement. Les questions de Martin Meyer sont tellement élaborées qu'on lit parfois un véritable dialogue entre le pianiste et le journaliste. Non sans quelques contradictions (notamment lorsqu'il explique longuement ce qu'est un bon enseignement juste après avoir dit qu'il n'enseignait pas par aversion pour les aspects administratifs de cette activité...), Andrès Schiff déploie une pensée mûrie, qui n'est pas sans originalité pour peu qu'elle s'attache à des compositeurs ou des sujets musicaux précis. Puis Martin Meyer attaque le second thème, plus mélancolique, plus étalé, celui de la jeunesse du pianiste, y compris l'histoire de sa famille, de son pays pendant la période soviétique, des institutions musicales hongroises etc. Ce changement de trajectoire peut être frustrant au premier abord, mais il offre une respiration bienvenue, et les protagonistes n'oublient pas de parler de musique tout au long du parcours de Budapest à l'Italie, en passant par l'Angleterre et New York, assurant l'indispensable unité de style.

À ce stade, une reprise est possible, pour le lecteur qui aurait envie de se replonger notamment dans les premières pages, denses et fouillées. Sinon, il passera à la deuxième partie, un recueil de textes écrits par Andrès Schiff à diverses occasions (tribunes dans la presse, préface à des éditions de partitions.). Ce développement,

comme il se doit, apporte des éclairages sur des éléments évoqués dans la première partie, en particulier les rencontres avec des personnalités musicales qui ont marqué le pianiste : George Malcolm, Annie Fischer, György Kurtag, Ferenc Rados, Sandor Végh ... C'est là aussi qu'il prend la défense de compositeurs (comme Felix Mendelssohn) ou d'œuvres (comme le *Concerto pour piano* de Dvorak) selon lui sous-estimés. C'est là enfin qu'il réexpose des idées fortes sur la manière dont il considère qu'il faut interpréter ses compositeurs fétiches : jouer toujours Mozart avec fraîcheur et dans le bon tempo, aborder Beethoven avec virilité (ce qui ne veut pas dire qu'une femme n'en est pas capable), lire les traités de l'époque pour bien comprendre la musique de Haydn ou de Bach. Sur ce dernier, Schiff se révèle un véritable défenseur de l'interprétation historiquement informée, même s'il reste bien entendu partisan du piano (« Jouer Bach sur piano moderne », p. 157). Les pages sur les œuvres pour clavier de Bach, comme celles sur les concertos pour piano de Mozart ou sur l'intégrale des sonates de Beethoven sont particulièrement éclairantes. Enfin, des prises de position très nettes sur la situation politique en Hongrie et en Autriche, sur la mise en scène ou sur les concours musicaux, dessinent une personnalité affirmée, qui assume également que son horizon musical aille seulement de Bach et Scarlatti à Bartok. Reste cet étrange aveu : « j'ai le sentiment que les Français n'aiment tout simplement pas ma façon de jouer, ou ce que je fais en général. Peut-être m'accepteront-ils quand j'aurai 70 ans » (p. 137), étonnant quand on lit tous les éloges dont il est aujourd'hui couvert, ne serait-ce que dans nos lignes (par exemple lors de sa dernière venue à Paris).

Stéphane Reecht